

Décision rapide : j'irais demander Sultana en mariage. De toute façon, cet accident pend au nez d'un jeune homme. Ainsi soit-il !

« Je me mis à la poursuite des deux femmes. Elles sortirent du village, gravirent une côte et entrèrent dans une maison située à mi-hauteur de la colline qui tournait le dos à la montagne. Pendant ce trajet, aucune d'elles n'avait regardé en arrière. Cette honnêteté me donna confiance. Je montai et frappai à la porte. Sultana ouvrit.

« Elle ne fut pas étonnée de me voir, chose qui me déconcerta. Comme sur la rive de la Bistritza, deux mois auparavant, elle se tint droite et me posa presque la même question :

— Bonjour, Spilca ! Quel vent t'amène chez nous ? Si tes pensées sont honnêtes, entre !

— Honnêtes, Sultana, je le jure devant Dieu : je viens pour te demander si tu veux faire de Spilca ton mari...

« Alors je vis ses joues s'empourprer :

— Entre... On ne demande pas une jeune fille en mariage sur le seuil de la porte !

« Puis, criant fort à la vieille :

— Tante ! C'est un *voinic* travailleur de la Bistritza, Spilca le *ploutache*.

« La tante me toisa d'un regard hébété et m'invita à m'asseoir.

— Elle est sourde, ma tante, me dit Sultana, et aussi un peu revenue « à la raison de l'enfance ». Tu ne pourras pas facilement causer avec elle. La pauvre femme est veuve depuis longtemps. Voici trois ans, qu'elle a vu son fils unique périr dans une rixe. Affaire de jalousie. Ce garçon était toute sa vie, le seul appui de ses vieux jours. Alors elle a vendu sa maison et est venue habiter avec nous ; à ce moment-là j'avais encore mon père et ma mère. Ils sont morts l'année suivante. Depuis, nous sommes seules. Nous vivons de nos bras, tant bien que mal. Tu vois, Spilca, que ce n'est pas très gai, chez nous... Et ce n'est pas tout.

« Je ne pus rien répondre. Elle m'avait dit ces choses « pas très gaies » presque en souriant. Je n'avais pas devant moi une jeune fille timide, effacée, pareille à toutes, mais une âme mâle, durcie au malheur. Et tendre cependant.

« Le coup d'œil que j'avais jeté en entrant m'avait fait voir un intérieur tenu avec ordre. Non pas cet intérieur paysan qui, lorsqu'il n'est pas une écurie, est d'une propreté hostile, d'un ordre sévère, mettant le visiteur mal à son aise. Les deux chambres, communiquant avec la grande *tinda* du milieu où la famille paysanne passe toute sa vie, avaient leurs portes ouvertes. Des lits larges et hauts, chacun avec son couvre-lit à rayures, où le *borangic* jaune s'intercalait entre les blancs, et sa dentelle large, qui touchait presque le sol. A la tête de chaque lit, un *sendouk* primitivement peint, écrasé sous une montagne de couvertures, de draps, d'oreillers. Partout, contre le mur qui surplombe le lit, des coussins brodés, des tapis de laine, lourds, chargés de dessins multicolores. Par terre, également, des tapis, mais d'une qualité inférieure. Une grande glace dans chaque chambre, s'appuyant sur une table de bois blanc couverte de nappes tissées de la même manière que les couvre-lits. Des chaises en bois verni. Des gravures représentant diverses scènes rustiques. Des icônes ornées de basilic dans les coins au levant, chacune avec sa veilleuse allumée. Les icônes, les tableaux, ainsi que les glaces, étaient décorés de grands rideaux à entre-deux reliefs, enrichis de dentelles, imposants par la complication du travail et l'abondance de la soie écrue. Aux fenêtres, des rideaux en toile de lin, presque aussi beaux que les napperons. Et dans chacune de ces deux chambres spacieuses, un métier en train.

« Il y avait, dans le foyer de Sultana, ce qu'on voit dans toute maison paysanne de chez nous où n'est pas entrée la misère. Rien de plus. Mais tout objet, tout arrangement, portait l'empreinte d'une main qui leur créait une ambiance de douceur, d'intimité, chose rarement rencontrée dans nos foyers villageois, où la parure des chambres « propres » glace l'hôte, où tout suscite la gêne, la crainte de déranger.

« Je me sentis à mon aise, comme autrefois chez mes parents, disparus quand j'étais encore un enfant. Et je dis tout de suite à Sultana ce que je pensais :

— Sultana, il manque ici un bras fort de *voinic*. Le voici, et tout sera gai !

« Elle me regarda fermement dans le blanc des yeux, un regard qui m'alla fouiller les entrailles, mais je tins bon, car ma pensée était sincère.

— Spilca, me dit-elle d'une voix claire, tous nos malheurs ne tiennent pas dans le peu que je viens de te raconter, et qui sont choses passées. Il y en a d'autres. Je ne voudrais pas te les dire. A quoi bon ? Ceux qui aimeraient, comme toi, m'épouser, et qui les connaissent, n'en sont pas plus avancés. Mieux vaut se plier devant le destin.

« Je restai un peu songeur : « Mon Dieu, pensais-je, eh bien quoi ? La pauvre a été « trompée » par un malandrin, qui s'est ri d'elle et l'a abandonnée. Peut-être même qu'un bébé lui est resté sur les bras ! Et après ? » Je dis :

— Non, Sultana, ne me crois pas si peu humain. Je le sais : le monde s'acharne sur la jeune fille. Moi, je ne pense pas comme le monde. Si c'est là toute ta faute, tous les griefs qui empêchent les autres de t'épouser, nous pouvons conclure nos fiançailles dans huit jours, pourvu que tu le veuilles comme moi.

« A ces paroles, je la vis se redresser sur sa chaise. Ses yeux éclatants clignotèrent rapidement :

— Tes soupçons, Spilca, sont injustes : je ne suis fautive en rien ; je n'ai aucun reproche à me faire. A vingt-deux ans, je suis encore telle que ma mère m'a faite. Le mal est plus grand que si j'étais ce que tu supposes, plus grand même que si j'avais un enfant « des fleurs ».

« J'attendis qu'elle me dit ce qu'était ce mal-là, mais elle se tut, ne me lâchant pas de son regard ouvert, limpide comme le ciel du mois d'août.

« La tante vint nous appeler pour déjeuner. Sultana lui prit la main et cria de tout près :

— Tante ! Spilca me demande en mariage ; qu'en dis-tu ?

« Le dos courbé, les cheveux blancs, le visage fortement éprouvé par la petite vérole, la vieille me considéra un instant avec pitié et répondit :

— Dommage ! Pauvre garçon... Il n'y a rien à faire... Qui oserait se mettre sur le chemin du *logofat* ? (1).

— Qui est ce *logofat* ? demandai-je ; et de quoi s'agit-il avec lui ?

« A cette question, la face de Sultana se voila d'amertume ; son regard se ternit. Encadré dans les cheveux lissés en arrière et tressés de manière à former une seule natte, son front blanc, serein, blémis :

— C'est le *logofat* Costaki, fit-elle, oppressée ; tu as, peut-être, entendu parler de sa cruauté, de ses méfaits. Nous dépendons de lui comme tous les habitants : il peut nous laisser vivre ou nous tuer à sa guise. Et la jeune fille qui attire son attention ne peut pas lui échapper. Elle a le choix entre son déshonneur et la ruine de sa famille. J'ai eu le malheur de plaire à cette brute, il y a deux ans. Depuis, plus de repos. J'ai réussi jusqu'à présent à

me défendre. Mais le danger est au-dessus de mes forces, car cet homme n'a ni cœur ni honte. Il est notre maître. Un jour ou l'autre, je serai devant le choix, à mon tour. Mon choix est fait. Pendant un temps j'ai espéré dans un mari qui me protégerait. Personne n'ose affronter le tyran. On me considère comme une *pacoste*. Et contre ceux qui sont venus de loin, comme toi, pour m'épouser et m'emmener dans leur pays, un autre malheur s'est dressé : ma tante ne veut pas me suivre. Elle a tous ses morts enterrés ici, c'est parmi eux qu'elle veut reposer. Maintenant, Spilca, tu sais tout, sans connaître l'horreur en détail. Je te remercie pour tes bonnes intentions. Elles feraient mon salut. Mais, ainsi que la tante vient de le dire, il n'y a rien à faire. Je serais ton malheur. Et pourquoi l'affronter, quand je te dis que cela ne servirait à rien ? Je dois expier quelque blasphème. Eh bien, je l'expierai.

\*\*\*

« Les écueils dont le destin parsème cette mer qu'est notre vie déterminent nombre d'humains à vivoter dans de petites embarcations qui voguent prudemment près des côtes. Spilca, — « Spilca le *ploutache* » de la Bistritza, — connaissait les écueils et s'en fichait. Et plutôt que de périr le nez dans une mare, il aimait mieux se faire déchiqeter par les vagues.

« La façon dont on meurt ne m'est pas indifférente. J'ai mes préférences. Aussi, sans trop hésiter, j'allai, l'après-midi du dimanche suivant, affronter l'écueil que tant de *voïnics* craignaient.

« La fière « hora » moldave battait sa cadence aux sons de trois instruments tziganes. Une trentaine de jeunes filles, dont Sultana. Une vingtaine de gars. On transpirait un peu, car le soleil dardait, mais cela ne faisait rien aux danseurs. Se tenant par le petit doigt et (pour plus de décence, pour satisfaire aussi les parents qui surveillent), en interposant encore entre soi un mouchoir brodé, la belle ronde s'élançait vers son centre. Un *voinic* crie : *sur place ! sur place !* Les petits pieds et les gros pieds frappent le sol d'une grêle, les pattes rudes entraînent les menottes tout en haut vers les têtes, en bas vers les genoux, puis le cercle se desserre dans un élan qui éloigne les corps, étire les bras, et voilà que la guirlande humaine court quelques pas sur sa droite, se relance plus longuement sur sa gauche. Tous les pieds frappent *sur place ! sur place !* On aspire une bouffée d'air et on recommence. C'est la « hora » roumaine. Pour l'aimer, il faut être Roumain et paysan. Elle n'est pas compliquée, mais riche de sang généreux. De couleurs aussi, plus que l'arc-en-ciel. Fichus de *borangic* jaune ou blanc, selon l'espèce de ver à soie qu'on élève avec des soins maternels. Corsages et jupes de toile de lin, blanche comme la neige. Tabliers de velours ou de laine noire. Et de la broderie, et des dentelles, qui ont vu des larmes, qui ont entendu des soupirs. Les rires et les chansons n'ont pas manqué non plus, car on aime bien passer des larmes aux rires.

« Belle, pas belle, ou laide, la jeune fille de la « hora » est toujours agréable aux yeux des garçons. Ils savent qu'elle est là pour chercher un mari, alors qu'eux y viennent plutôt pour chercher la femme, rarement l'épouse. D'où la grande attention portée aux gestes et aux chuchotements, par la mère de la petite. Les gars sont conscients de cette surveillance, et c'est l'explication du mouchoir qui sépare les mains, satisfait les parents et ne sert à rien, si ce n'est à rendre le désir encore plus violent.

(1) Intendant de domaines.